

Comme Hermès, Ulysse est avide : il aime l'argent, les trésors qu'il a réunis chez les Phéaciens et ceux, imaginaires, qu'il décrit dans ses récits. Il veille sur chaque vêtement, chaque trépied, chaque coupe lustrale, chaque morceau d'or qu'Alcinoos et Arété ont placé dans un coffret dont il ferme le couvercle par un nœud que Circé lui a enseigné. Après avoir tué tous les Prétendants, il entend que lui soient rendus, par leurs parents, « les troupeaux que les Prétendants arrogants ont décimés ». Cette avidité fait partie de son amour pour sa demeure (*l'oïkos*) et sa patrie : envers celle-ci, il éprouve une tendresse et une nostalgie comme n'en connaît aucun héros homérique (...). Avec quelle exactitude il décrit Ithaque ! le Nérîte « bruissant de feuilles », le terrain hérissé de pierres et, autour, les autres îles, Doulichion, Samé, et Zante,

Car il n'est rien, pour l'homme, de plus doux que sa patrie.

C'est dans *l'Odyssée* que naît la religion de la demeure qui a dominé l'Occident pendant plus de vingt-cinq siècles, imprégnant complètement le roman du XIX^{ème} siècle, jusqu'à *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, et au-delà même. Nous vivons encore dans les derniers feux de la demeure d'Ulysse, où chaque chose – les murs, le mégaron, les chambres, le lit, la réserve, le foyer, les troupeaux, les biens – possède la même valeur qu'une personne ou un sentiment, et doit être conservée, protégée, défendue comme sacrée. On ne défend rien d'autre avec autant de vigueur, pas même sa vie : et c'est pourquoi Ulysse est si impitoyable avec les Prétendants, qui ont violé son *oïkos*. (...)

Le monde d'Ulysse n'est plus le monde héroïque. Lorsqu'il rentre chez lui, il ne veut pas lutter avec le ciel : il est pieux, modeste, il craint les dieux, bien qu'il soit éloigné d'eux. Ses ruses, dont il est si fier, n'excluent pas la piété (...). Il renonce à tout espoir d'immortalité : il n'aspire pas au lit immortel de Calypso, mais à celui, mortel, de son épouse. Je crois que l'auditeur antique de *l'Odyssée* sentait Ulysse très proche de lui, alors qu'Achille était irrémédiablement distant. Ulysse était un homme comme lui. Il avait une maison, des biens ; il avait beaucoup voyagé, comme lui-même voyageait et commerçait vers le milieu du VII^{ème} siècle. Désormais, les dieux étaient lointains : il n'y avait plus de guerres héroïques, les mondes utopiques avaient été détruits. Il ne restait plus qu'à veiller sur son jardin : la maison, les troupeaux, la réserve pleine d'or et de vin doux.

Pietro CITATI, *La Pensée chatoyante*, trad. Brigitte Pérol, 2002.